La nuit d'Arletty : visite à une grande dame

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **7 (1977)**

Heft 5

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829626

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA NUIT D'ARLETTY

Ces yeux qui firent battre tant de cœurs sont presque morts aujourd'hui.

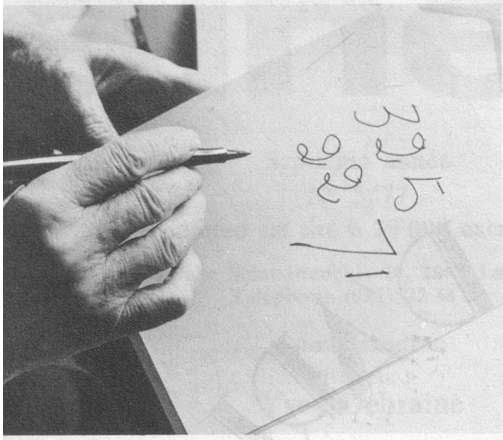
— Ne m'appelez pas Madame Arletty. Je suis une demoiselle. Dites Arletty tout court !

Nous aurions tout aussi bien pu lui dire Léonie, Léonie Bathiat, puisque c'est là son véritable nom. Mais ce nom patronymique n'évoque rien pour le public, tandis qu'Arletty...

Arletty, belle comme le jour, séduisante grande artiste ; parmi les plus grandes que compte la France. Rappelez-vous : « Hôtel du Nord », « Fric-Frac », « Le jour se lève », « Les visiteurs du soir », « Circonstances atténuantes », etc. Revues (à ses débuts), films, théâtre. Une carrière étourdissante. Partie de rien, cette carrière allait faire de Léonie Bathiat une des comédiennes les plus étincelantes du siècle.

Ce « rien » des débuts, elle ne le renie pas, comme elle ne renie rien de ses origines. « Mon père était mineur en Auvergne » dit-elle. « Je suis une pure Auvergnate. Cette grosse montre que je garde précieusement l'accompagna chaque jour à la mine... J'avais un frère, un gentil mécano ; il est mort... »

De ce passé plus que modeste, de sa jeunesse courageuse (elle fut ouvrière d'usine, sténo dactylo, mannequin, figurante, avant de devenir et de demeurer, un demi-siècle durant, l'Arletty reine du spectacle), elle est fière. Elle en parle avec cette voix chantante, fruitée ; cet accent faubourien, cette gouaille qui sont inséparables de son personnage, de son talent.



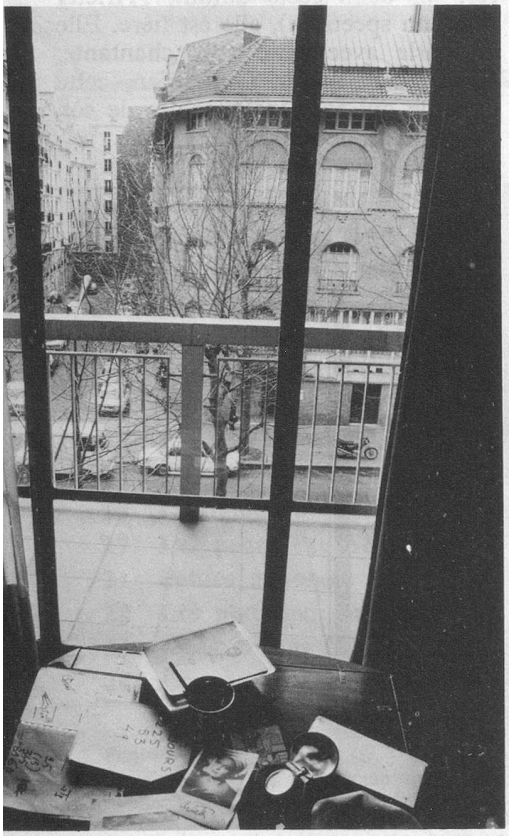
Elle ne peut plus lire que les très gros chiffres.

Tout cela c'est le passé. En dépit de son âge (elle est née à Courbevoie au moment où s'éteignait le siècle), elle n'a pas changé, ou si peu. Toujours élégante, mince, élancée ; toujours cet inimitable sourire, ce visage de madone, ces deux dents écartées sur le devant, cette peau de pêche sans rides, ces yeux...

Quatre pour cent

De ces yeux, parlons-en. Ils constituent le drame de sa vie : Arletty est pratiquement aveugle. « Si je vous vois ? Une ombre, oui, une ombre, rien de plus. C'est mieux que rien, non ? Ici, chez moi, je me dirige seule. Si l'on me conduit dans un parc, je me débrouille une fois sur place. Mais il m'est impossible de me rendre seule en ville. Je ne peux lire que des chiffres géants, des lettres énormes, à l'aide de « hublots », et à condition que l'éclairage soit suffisant... »

De son balcon, Paris...



Quatre pour cent de vision, c'est tout ce qui lui reste. Elle qui aime tant la vie, les fleurs, le mouvement, les couleurs, elle vit dans des ténèbres presque complètes. Beaucoup d'autres auraient sombré dans le désespoir. Pas elle ! Arletty est trop vivante, elle a en elle trop de gaîté et de cran. Elle tient le coup et elle est la première à s'étonner qu'on s'en émerveille : « Ça changerait quoi de faire la gueule ? Je vous le demande... J'ai des souvenirs, des amis qui s'occupent de moi, m'emmènent au théâtre, me rendent visite. Je ne suis pas seule. Et j'ai de quoi payer mon loyer et casser la croûte : je vends des bricoles, mon superflu. Je me suis séparée de ma maison de Belle-Ile. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? J'ai encore deux ou trois beaux tableaux. Un Dufy de l'époque fauve, une « Colette » de Dunoyer de Segonzac. A ceux-là je tiens. Comme à ces objets éparpillés un peu partout... » Des objets qu'elle caresse de ses mains fines et longues, des mains qui lui vont si bien.

Nous évoquons Sacha Guitry, Pauline Carton, Simenon, Bébert, le chat de Céline, et Céline lui-même. Cascades de rires. Arletty petite fille, et son rire cristallin qui roule, glisse, fuse en trilles joyeuses qui remplissent le petit studio de soleil.

Mais ses yeux, ses pauvres yeux, ce sont des drames douloureux, affolants et toujours présents, dont elle parle d'un ton neutre comme si elle évoquait un changement d'appartement, et sans chercher le moins du monde à susciter l'émotion, la pitié ; tout naturellement. Elle précise que tout ne se serait pas passé de la même façon sans un ami très cher, un « homme loyal, épatant » que fut un médecin suisse, successeur du grand Niehans, patron d'une célèbre clinique de Clarens où tant de notabilités ont défilé. « J'y suis allée trois fois, chaque fois pour me remettre en forme, me préparer physiquement et moralement aux graves opérations que j'ai dû subir, aux yeux et ailleurs... Ce traitement m'a donné de grandes forces toutes neuves, et j'ai pu supporter les épreuves avec... sportivité. Mais sans mon ami Michel, ce cher toubib aujourd'hui disparu, je ne sais pas ce que je serais devenue... ou je ne le sais que trop bien ! »

Drame en trois actes

« J'ai d'abord eu un glaucome aigu. Foudroyant. On m'a opérée trop tard et j'ai perdu un œil. Ce mal-là est bilatéral. Il s'est lancé sur l'autre œil. Il fallut le préparer pour l'opération. Un médecin de Paris m'a prescrit des gouttes. Je me suis trompée d'œil... Alors j'ai dû porter des verres de contact. Il y avait un virus... Vous devinez la suite ! Le glaucome aigu c'est terrible. La foudre, je vous dis. C'est si affreux qu'on se laisse mourir. Vous savez : c'est près du cerveau... Quand j'ai eu la première crise, j'étais en pleine activité. Alors je me suis enfermée chez moi ; je me suis laissée mourir. On m'a découverte et transportée en clinique. Je disais : « Je ne veux plus qu'on m'opère, tout est fini ! » On m'a opérée. A l'époque je jouais « Les monstres sacrés ». Pour un calvaire c'en fut un. Sans l'aide de la médecine j'aurais sûrement glissé au fond de la nuit, du désespoir. Le traitement à base de cellules vivantes a réveillé mon enthousiasme naturel, mon goût de la lutte : ma vraie nature. Beaucoup de petites bonnes femmes se font faire des piquouses pour rajeunir. Moi, c'est très différent : c'est pour continuer à vivre !

« Oui, je suis une enthousiaste. Mon signe est celui du Taureau. J'attache une certaine importance aux signes du Zodiaque. De grands types y ont cru : César, Napoléon... J'y crois un peu, et ça m'amuse... Vous savez : je n'ai pas été élevée ; je me suis élevée toute seule. Mes origines sont jolies. Je suis fière d'avoir eu un grand-père maréchal-ferrant, un père mineur, une maman lingère. Ce sont de beaux métiers... »

— Le théâtre, pour vous, c'est vraiment fini ?

— Vous voyez une aveugle monter sur les planches, vous ? Peut-être un rôle sur mesure, où tout serait mesuré. Au cinéma... pourquoi pas ? Mais comme aucune compagnie ne veut m'assurer... Ou alors : de la radio !

— Votre philosophie de la vie ?

Arletty éclate de rire, se tord les côtes : « Philosophie... Philosophie... Et quoi encore ! Vous en avez de bien bonnes ! Eh bien ! J'estime qu'il est inutile de transporter partout ses soucis. Je suis optimiste. Mais c'est un optimisme issu du fatalisme. C'est écrit : inch Allah ! Mes souvenirs me tiennent compagnie. Ma mémoire est visuelle, pas auditive. C'est curieux pour une presque aveugle, non ?

Georges Gygax
Photos : Yves Debraine